La Plume

La plume est serve mais la parole est libre.

AU COEUR DE DAUPHINE

13/10

Journal La Plume de Dauphine, mensuel n°02
58 rue de Clichy, 75009, Paris, France
Association loi 1901

Bureau
Président/Directeur de publication : Céline Poizat
Trésorier : Marie-Sophie Garcia
Rédacteur en Chef : Clément Fernandez
Secrétaire Général : Barnabé Monnot

Rédaction
Pôle Culture : Céline Poizat
Pôle Sport : Antoine de Béon
Pôle Bons Plans : Barnabé Monnot
Pôle Actualités : Guillaume Delamarre
Pôle Décryptage économique et politique : Pierre Rojas
Pôle Débat de société : Hugo Matricon
Pôle International : Diane Husni
Pôle Expression libre : Hugo Matricon

Team Visuel
Pôle Communication : Johana Chebar
Mise en Page : Barnabé Monnot

L'équipe : Julien Laurian, Pierre Rojas, Anne-Sophie Houdu, Juliette Broudin, Kenza Akallal, Barnabé Monnot, Johana Chebar, Guillaume Delamarre, Marie-Sophie Garcia, Antoine de Béon, Marie-Astrid Fèvre, Clément Fernandez, Céline Poizat, Frédéric Lucas.

Impression : Chevillon Imprimeries

Collaborations : Couverture par Etienne Daugy (L1 DEGEAD), Sponsco, cHeer uP !, iPhilo, Juilia Benhamou (formation étudiante en arts graphiques à l'ESAG Penninghen), Samantha Montalban (M1 Marketing).

Pour la publicité : tresorier@laplumedauphine.fr
Pour la rédaction : redacteurchef@laplumedauphine.fr
La Plume est le journal des étudiants de l'Université-Paris Dauphine.
La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université ou des autres collaborateurs du journal.
Textes et images tous droits réservés à La Plume.
Nous avons adopté dans ces pages la majeure partie des rectifications orthographiques recommandées par l'Académie française.

Vous voulez réagir à un article ?
Ecrivez-nous à laplumedauphine@gmail.com ou réagissez directement aux articles sur www.laplumedauphine.fr

Edito

par Céline Poizat
M1 Economie
Présidente de La Plume

La Plume ne vous promet pas un Château en Espagne, mais plutôt des Illusions perdues et un Voyage jusqu'au bout de la nuit, loin de la Tempête économique et des cours Diaboliques.

On ira cracher sur les tombes de ceux qui ne savent pas voir l'Insoutenable légèreté des Mots et de ces Justes, étudiants perchés et chavirés au creux des Vagues du monde contemporain.

Le Temps retrouvé de la rentrée a sonné, le temps de penser n'a jamais cessé. Loin d'être Candide et encore moins Fataliste, La Plume se veut Femme savante, pensée itinérante, subtile voir impertinente, en un mot : étudiante.

Ulysses du temps moderne, que beaucoup pensent perdu, nous questionnons l'Étranger, le(s) Misérable(s) et l'Ingénue ; pour penser le monde à venir, pour toujours créer plutôt que fuir, pour toujours innover, proposer et le dire.

La Plume n'est ni Prisonnière, ni Religieuse, La Plume est serve mais la parole est libre.

Edito : De l'absurdité en Amérique

par Clément Fernandez, M1 Sciences Sociales
Rédacteur en chef de La Plume

Pendant que la campagne électorale américaine bat son plein, avec son lot de surenchères dénigrantes quand elles ne sont pas diffamatoires, il y a un sujet qui fait l'objet d'un certain consensus au sein de la classe politique malgré sa surexposition médiatique de l'été : le port d'arme. Les tueries d'Aurora et d' Oak Creek n'ont eu qu'un effet très bref sur les consciences : après la valse des condoléances, les prémices d'un débat ont très vite été enterrés.

Ce droit est inscrit dans la Constitution et forme le deuxième amendement de la Bill of Rights, charte définissant les droits fondamentaux au pays de l'Oncle Sam, il a donc une valeur suprême dans la hiérarchie des normes. Au-delà de la tradition politique américaine, qui veut que les Etats-Unis n'aient connu qu'une Constitution (là où la France en est à sa seizième !), et de la tradition coutumière du common law, le port d'arme est un marqueur politique essentiel de l'électorat républicain. Quant aux démocrates « sortant du rang », la National Rifle Association, un lobby extrêmement puissant, s'emploie avec joie à déverser ses millions de dollars pour les faire battre, d'où la prudence (ou, devrais-je dire, la frilosité) d'Obama sur ce point. Que ce soit de cœur ou de raison, le port d'arme reste promis à un bel avenir !

L'amendement en question est extrêmement lié à la genèse des Etats-Unis. C'est en défiant l'interdiction de détention d'armes à feu imposée par la Couronne d'Angleterre à ses Treize colonies, que les colons ont pu accéder à l'indépendance. Ce droit est donc un acquis fondamental et fait partie intégrante de la légende des Pères fondateurs et du système politique américain, allant de paire avec l'éternelle méfiance de ce peuple vis à vis d'un pouvoir central trop conséquent. Le contexte a cependant considérablement changé. Les Etats-Unis sont entre-temps devenus la première puissance militaire au monde et les procédures de « check and balance » entre les différents pouvoirs sont clairement établies et plutôt bien rodées. Autrement dit, on imagine mal que le pensionnaire de la Maison Blanche puisse un jour en appeler à cet amendement et à « la milice » de citoyens qu'il implique pour assurer la « sécurité [de l'] Etat libre » américain face à une menace extérieure, sauf à déclarer comme « menace » l'immigration clandestine hispanique, auquel cas certains s'en donneraient encore plus à cœur joie. L'avènement d'un despote à Washington semble tout autant inconcevable. Ce droit est donc totalement obsolète vis à vis des deux hypothèses sur lesquelles il est fondé.

Ces tueries estivales amènent cependant bien d'autres questions bien plus profondes et intéressantes. Celle de la place des lobbies dans une démocratie en est une. Ou encore celle de la conception de l'Etat, ô combien centrale comme le découvrirons les étudiants de DEGEAD 1. On peut en effet se demander si les Etats-Unis constituent un « Etat » au sens de Max Weber. Celui-ci définit l'Etat comme détenteur du « monopole de la violence physique légitime ». Or, les Etats-Unis, en tant qu'institution étatique, se trouvent privés de ce monopole par leur Constitution, l'acte de naissance de l'Etat fédéral. En plus d'être obsolète, le deuxième amendement est un non-sens politique. Il serait temps de l'abroger, non ?

4 Actu Dauphine
7 Au cœur de Dauphine

8 Décryptages
11 La finance autoréférentielle

12 International
15 My Dubai internship

16 Bons Plans
17 Restos pas chers

Culture 18
Le beau 21

Expression Libre 22
Eloge du voyage 23

Débats de Société 24
L'amour rationalisé 27

Sport 28
Mettre fin au dopage 29

Au cœur de Dauphine

par Sponsco

Sponsco

Jeune et dynamique entreprise dauphinoise, Sponsco a créé pour vous un service innovant pour financer vos projets grâce au sponsoring. Naviguez sur une plateforme d'échanges et de négociations directes avec des entreprises pour donner vie à toutes vos soirées, manifestations sportives, événements culturels, conférences... Leur équipe est à votre service, alors n'attendez plus, contactez-les sur contact@sponsco.com et découvrez prochainement le site Sponsco.com !

Un challenge rénovation pour soutenir la lutte contre le cancer

Dauphinoises, dauphinois, le 13 octobre prochain, certaines associations et étudiants de Master lancent la première journée d'intégration thématique de Dauphine. Au programme cette année, un défi innovant et utile : repeindre certaines salles de cours et couloirs d'associations de l'Université, encadrés par des équipes de professionnels de la rénovation, sous l'œil intéressé des médias ! Tes ainés et le personnel de l'Université t'attendent pour participer au challenge !

Cette journée est placée sous un signe caritatif, et permettra à tous les volontaires de soutenir l'association Cheer Up. L'organisation d'un buffet géant et d'animations lors de l'événement permettra aux équipes de la Fédération Cheer Up de récolter des fonds grâce. Elles pourront ainsi soutenir leur cause et accompagner les enfants atteints du cancer dans

la réalisation de leurs projets. Les entreprises de rénovation ont également décidé de soutenir la cause :

« Ce projet nous a plu et nous espérons que les bénévoles étudiants et personnels de Dauphine seront nombreux à venir prendre un cours de peinture ! » nous a confié J-B Santacreu, représentant de l'entreprise de rénovation Dobrev.

Pour Olivier Menacer, directeur immobilier de Dauphine, ce challenge est « une collaboration des étudiants et du personnel de l'Université pour un projet fédérateur et porteur de valeurs de la vie étudiante ».

Une grande fête promotionnelle

Toute la journée, buffets, jeux gonflables, fanfares, cours de Zumba … seront organisés par les associations La Plume, L'Oreille, Cheer Up, Go to Togo, les Pom Pom Do ou encore Sponsco, l'entreprise organisatrice créée par des Dauphinois. Ensemble, nous vous proposons un programme festif, à découvrir sur le côté.

Une soirée d'intégration

L'Oreille est une grande association dauphinoise qui organise chaque année 3 festivals de musique, et reverse notamment ses bénéfices au secours populaire. Séduite par le thème caritatif de cette journée d'intégration, celle-ci organisera samedi 13 octobre un grand concert de remerciement, ouvert à tous, à partir de 18h. Plusieurs groupes dauphinois spécialement sélectionnés pour l'occasion ouvriront le bal, qui se poursuivra sous le rythme pop et électro de DJ professionnels ! Vous découvrirez notamment la minimale berlinoise avec Egokind et l'électro swing de Bart and Baker. Rafraîchissements et restauration vous accompagneront dans cette soirée d'intégration unique !

L'associatif de Dauphine se mobilise et nous comptons sur votre présence en nombre et votre motivation pour que cette première soit une réussite !

Inscriptions par mails : contact@sponsco.com ou rejoins l'événement *Au Cœur de Dauphine* sur Facebook !!!

L'équipe de Sponsco remercie Thomas Piel, Céline Poizat, Caroline Nguy, Kenza Zouaoui, Fania Anoir, Samantha Ragot ainsi que tous les membres de leurs associations, mais également Laurent Batsch, Olivier Menacer et Bernadette Tayon-Sudant pour leur soutien dans l'organisation de l'événement Au Cœur de Dauphine.

Programme de la journée

10h : point presse organisé par La Plume de Dauphine.

Présentation de l'événement aux médias en présence de la présidence, de la vie étudiante de l'Université et de la Mairie de Paris.

11h : Lancement du Défi !

Première couche de peinture appliquée par les étudiants et associations (DEGEAD 2 à M2) et personnel de Dauphine

12h : Buffet géant et sono organisés par l'association Cheer Up

Accueil des DEGEAD 1 sortant d'examens !

13h : Cours de Zumba et animations par les Pom Pom Do !

14h : Le défi continue : deuxième couche de peinture, accompagnés des DEGEAD 1 !

15h : Ouverture des jeux et animations : courses de sumos, matchs de foot et de boxe gonflables géants !

16h : Arrivée des fanfares !

18h : Soirée d'intégration

Groupes Dauphinois suivis de DJ Electro-Pop, dont Bart & Barker, célèbre duo parisien

Interview de M'Bathio Beye Miss Black 2012

par Guillaume Delamarre, L3 Gestion

Elue Miss Black France le 25 avril 2012, M'Bathio Beye livre en exclusivité à La Plume un entretien où elle révèle les motivations qui l'ont poussé à se présenter à ce concours de beauté ainsi que ce que son succès a pu lui apporter.

La Plume : Quel est votre parcours à Dauphine ?

M'Bathio Beye : J'ai eu mon baccalauréat ES au lycée français Jean Mermoz du Sénégal. Comme beaucoup d'entre vous, j'ai longtemps hésité entre Dauphine et la prépa. J'ai finalement opté pour la filière DEGEAD et je ne l'ai pas regretté. Par la suite, j'ai effectué ma licence en sciences de gestion avant d'intégrer le master 1 de Marketing et Stratégie.

La Plume : Qu'est ce qui vous a poussé à vous présenter au concours Miss Black France plutôt qu'au concours Miss France?

M'Bathio Beye : Me présenter à ce concours était l'occasion pour moi de montrer à quel point, au sein de cette caractéristique commune qu'est notre couleur de peau, réside une extrême richesse au niveau des parcours, des horizons. Miss Black France n'est pas un anti-Miss France mais une ode à la beauté noire. Lorsque les filles m'arrêtent dans la rue, je les encourage à se présenter à ces manifestations de la beauté en montrant la différence qui existe au niveau du message de ces concours.

Je suis sénégalaise et j'ai été éduquée avec les valeurs républicaines. Je suis le résultat d'une double culture. Je ne suis pas pour l'encouragement du communautarisme qui reste — et là je cite une amie entrepreneure — « le début de la régression ». Je viens d'un pays où l'on encourage l'ouverture d'esprit. Du coup, je n'ai pas compris l'ampleur de la polémique qui a eu lieu (*ndlr :* le président de SOS Racisme, Dominique Sopo, s'était interrogé quant au bien-fondé de ce concours). C'était tellement moins compliqué ! Parfois, il faut prendre les choses avec un peu de légèreté. Ça fait du bien à tout le monde.

La Plume : Comment avez-vous vécu l'expérience?

M'Bathio Beye : Cette expérience m'a enrichi à travers toutes les rencontres que j'ai pu faire et aussi à travers toutes les attaques que j'ai pu subir. J'ai été choquée par les manifestations de haine et de colère. Mais, je me dis que dans tout évènement, il y a quelque chose de bon à prendre. Et moi, ce concours m'a fait grandir. J'ai voulu parler de la beauté : la beauté est quelque chose de positif malgré tout ce qui a pu se dresser autour. Il faut savoir que la polémique est née à cause de gens assez simples d'esprit qui ont voulu effectuer une récupération politique de l'évènement.

La Plume : Quels sont les principaux engagements qu'une Miss Black France doit respecter?

M'Bathio Beye : Je ne vais pas parler des engagements de Miss Black France mais d'un engagement qui me tient à cœur. C'est une maladie génétique qui touche aujourd'hui des dizaines de millions de personnes et qui reste méconnue en France : la drépa-

nocytose. Je m'attache à alerter les pouvoirs publics sur ce sujet et à faciliter l'accès aux soins pour les drépanocytaires avec l'association Drépavie dont je suis la marraine.

La Plume : Est-ce que cette élection a eu une influence sur votre vie professionnelle ?

M'Bathio Beye : Depuis l'élection, de très belles opportunités s'offrent à moi dans le domaine de la mode et du cinéma, je les étudie avec attention. Cependant, bien que toute cette médiatisation soit vraiment flatteuse, il faut retenir que je ne l'ai pas cherché. Aujourd'hui, je souhaite me concentrer sur mes études. Au-delà du concours et de ce message sur la beauté noire, je veux exploiter ma fibre entrepreneuriale. Je souhaite construire mon avenir sur des bases solides, des bases qui me ressemblent. N'étant pas adepte du discours « sois belle et tais toi », je préfère m'enrichir culturellement et me lancer un nouveau défi : réussir dans l'entrepreneuriat !

Présentation de cHeer uP !

par cHeer uP !

Cher lecteur,

Une nouvelle année, un nouveau bureau mais toujours la même niaque ! En cette rentrée, cHeer uP ! te souhaite la bienvenue à Dauphine ! Certes, nous diras-tu, mais qu'est-ce donc que cHeer uP ? Épargnez-moi ce suspense !

Notre association est une association caritative où les bénévoles rendent visite à des jeunes de leur âge, atteints de cancers mais bien décidés à s'accrocher pour retrouver une vie normale après leur traitement. Un mot d'ordre : PROJETS. Oui, les bénévoles de cHeer uP ! sont là pour les accompagner dans la création de projets leur tenant à cœur et leur permettant de se projeter dans l'avenir.

Au-delà du milieu hospitalier, cHeer Up ! a aussi pour mission de sensibiliser le grand public à cette maladie qui brise les ambitions des jeunes, à travers des évènements comme la désormais célèbre Course Contre le Cancer en mai, Run For Life en novembre et autres manifestations pendant l'année.

Mais cHeer uP !, c'est aussi bien plus qu'une association dauphinoise ! Ses membres rejoignent une fédération de 300 bénévoles issus de grandes écoles d'ingénieur et de commerce venant de toute la France. Tout ce beau monde se retrouve pendant des week-ends fédéraux et des évènements tout au long de l'année, permettant ainsi de profiter pleinement de la vie étudiante tout en bénéficiant d'une formation riche et passionnante !

Si le cœur t'en dit, si tu es joyeux et motivé, rejoins nous dès octobre pour les recrutements — en B022 couloir des assos — notre porte t'est grande ouverte !

Photo de International Monetary Fund

La finance autoréférentielle Une alternative à la finance de marché ?

par Pierre Rojas, doctorat d'économie

La crise économique a révélé des problèmes inhérents au système financier international. Toutes les autorités (FMI, OCDE…), ainsi que les institutions politiques, au travers du G8 et du G20, s'accordent à dire qu'il est primordial de réformer en profondeur le système financier, dont la dérégulation serait à l'origine de la crise. Les réformes proposées ont pour objectif de stabiliser les opérations financières dans le monde : régulation des fonds spéculatifs en encadrant la manière dont ils empruntent, modification des règles de Bâle pour améliorer la régulation bancaire, encadrement des paradis fiscaux… La ligne directrice des critiques du système en place est la nécessité de limiter le libre jeu des marchés financiers.

Nous avons décidé de prendre le contrepied de la pensée dominante concernant la crise financière en affirmant que cette dernière doit être pensée non pas comme le résultat d'un problème de régulation, mais comme un problème de méthode. Ainsi, la réflexion porte davantage sur les représentations et approches de la finance de marché que sur les conséquences des flux de capitaux, de la mondialisation financière et de l'existence des déséquilibres mondiaux.

Notre analyse pose donc la question de l'efficience des marchés financiers. L'approche néoclassique pense le marché financier comme un marché libre d'offre et de demande de titres financiers (actions,

Les titres

Le titre donne des droits sur les flux de revenus futurs, qui sont, en pratique, difficiles à déterminer. La valeur fondamentale, comme donnée réelle, est révélée par le marché financier. Son prix gravite autour de cette valeur, sous condition du respect de la transparence de l'information. Dans une telle perspective, la régulation par une tierce institution est inutile puisque le mécanisme des prix rétablit les équilibres.

obligations…). Ce dernier constitue donc un marché comme les autres et permet la bonne évaluation de la valeur fondamentale des titres. Le cadre de raisonnement néoclassique pose comme connus les états du monde, c'est à dire les différentes issues possibles, ces dernières étant probabilisables. L'incertitude totale n'est pas niée mais elle est éclipsée. Pour preuve de ces assertions, voici ce qui est postulé dans le manuel d'économie financière de Thierry Granger et de François Etner (nos chers professeurs de Dauphine) à la page 18 : « (…) nul ne sait précisément ce qui se passera, mais chacun sait exactement ce qui pourrait se passer. »

L'arbre de probabilité présente les différents gains possibles en fonction du choix des agents ; de ceci peut être calculée l'espérance de gain.

Il faut bien comprendre que cette approche pose des postulats qui ne paraissent pas évidents de prime abord : la rentabilité future ne dépend pas des conditions d'investissements présents, il est supposé que l'information est parfaite et connue de tous les agents, la croyance en la même valeur fondamentale est partagée par tout le monde, ce qui suppose une évaluation objective des titres.

Concrètement, il ne peut y avoir de mauvaises évaluations des titres financiers, ni d'inquiétudes quant à l'écart durable entre le prix de marché et la valeur fondamentale. Le marché financier apparaît comme la meilleure institution pour allouer de manière optimale le capital.

L'incertitude totale n'est pas niée mais elle est éclipsée.

Or, la réalité est tout autre sur les marchés !

En effet, les bulles spéculatives, caractéristiques du capitalisme financier, mettent à mal le caractère autorégulateur du marché.

Comment justifier de l'augmentation durable et autoentretenue de l'écart entre le prix de marché et la valeur fondamentale lors du boom internet au début des années 2000 ? Et bien comme le résultat de la modification des données économiques réelles aux dires des spécialistes, tenants de l'approche classique. Autrement dit, la nouvelle ère « internet » justifiait les estimations fantaisistes.

Cette manière de penser la valeur et les ajustements sur les marchés a conduit aux déséquilibres boursiers ; cette méthode employée, qui nie les interactions et le feedback, n'est donc pas capable d'expliquer l'euphorie financière et la panique qui en découle.

La fin de la crise va-t-elle voir emerger un nouveau paradigme ?

L'économie des conventions souligne les limites de la finance néoclassique. La publication du manifeste des *Economistes Atterrés* cristallise ces critiques : « L'erreur majeure de la théorie de l'efficience des marchés financiers consiste à transposer aux produits financiers la théorie habituelle des marchés de biens ordinaires. Sur ces derniers, la concurrence est pour partie autorégulatrice en vertu de ce qu'on nomme la « loi » de l'offre et de la demande. (…) Or (pour la finance de marché) la situation est très différente. Quand le prix augmente, il est fréquent d'observer, non pas une baisse mais une hausse de la demande! (…) Ce type de processus ne produit pas des prix justes, mais au contraire des prix inadéquats. »

Puisqu'il est difficile de se représenter le futur comme une série d'issues définies par des probabilités d'occurrence, le marché financier n'est pas à même de « révéler » une soi-disant valeur intrinsèque des actifs.

Pour l'économiste André Orléan (*L'Empire de la Valeur. Refonder l'économie*), la valeur du titre est subjective, elle est fonction des croyances collectives et des interactions économiques. L'agent économique ne raisonne non plus, comme dans la finance néoclassique, en fonction d'une valeur fondamentale mais bien d'une convention, qui nait des opinions diverses des agents. **Ainsi, la juste valeur est celle qui est reconnue comme juste par le plus grand nombre.** Cet effet moutonnier est caractéristique de l'approche keynésienne de la finance, et fournit un cadre d'analyse tout à fait pertinent pour expliquer la déconnexion entre la finance et l'économie réelle.

Ce présent article laisse à penser que la finance de marché n'est qu'un lieu fictif dans lequel les opérateurs font des estimations extravagantes de la valeur des actifs. C'est en partie la vérité mais il faut justifier cette critique : il n'existe pas de valeur hors du champ économique. Ce sont bien les échanges qui créent de la valeur et non l'inverse. De même que les instruments de la finance doivent être encadrés, il s'agit désormais de penser ces droits sur les flux de revenus futurs non pas comme des données objectives, mais comme un résultat de la confrontation des opinions et de l'émergence d'une convention. La prochaine étape étant de construire un cadre d'intelligibilité pour penser cette finance autoréférentielle.

En démocratie, le lieu du pouvoir est vide

par Laurence Hansen-Love
Professeur agrégée de philosophie

Les élections ne font pas la démocratie. Il existe aujourd'hui dans le monde de nombreux régimes qui se disent démocratiques. Pour une raison toute simple et qui peut sembler probante : leurs dirigeants ont été élus, puis reconduits, parfois même à plusieurs reprises. De plus, les institutions de ces pays comportent, quoique dans des proportions variables, des formes démocratiques. On parlera même, dans certains cas, de « démocratie participative », notamment au niveau local. C'est le cas, par exemple, au Venezuela. Hugo Chavez a été jusqu'à instaurer, en 2004 le « référendum révocatoire à mi-mandat », et il se l'est appliqué à lui-même. Impressionné, J.L. Mélenchon, de retour du Venezuela, a déclaré en août 2012, que ce pays « était plus démocratique que la France ». On pourrait d'ailleurs faire une remarque du même ordre à propos de la Suisse qui pratique les « référendums d'initiative populaire », ce dont la France se garde prudemment.

Que le peuple souverain gouverne par le biais de ses représentants, ou même directement, en se prononçant sur certains sujets ayant trait au bien commun (par référendum), c'est sans doute, c'est peut-être, une condition nécessaire de la démocratie. Mais ce n'est en aucun cas une condition suffisante. Car pour qu'une « réelle » démocratie fonctionne, il faut un certain nombre de pré-requis. Dans le cas contraire, les formes de la démocratie peuvent n'être qu'une mascarade. A la limite, un régime autocratique plus ou moins bienveillant peut même subsister sous couvert d'institutions démocratiques, comme Tocqueville l'avait pressenti dans sa fameuse prophétie concernant un despotisme fictif, doux et paternel : « J'ai toujours cru que cette sorte de servitude, réglée, douce et paisible, dont je viens de faire le tableau, pourrait se combiner mieux qu'on ne l'imagine avec quelques-unes des formes extérieures de la liberté, et qu'il ne leur serait pas impossible de s'établir à l'ombre même de la souveraineté du peuple » (*De la démocratie en Amérique*, Tome II, chapitre 13).

Mais quels sont ces pré-requis, à la fois historiques et philosophiques, qui seraient le fondement de toute démocratie « réelle » (quoiqu'imparfaite et toujours perfectible !) ? Claude Lefort les résume en une formule sibylline : **« En démocratie le lieu du pouvoir est vide »**. La révolution qui s'est accomplie autrefois en Grèce, puis au XVIIIe siècle aux Etats-Unis et en France, explique-t-il, n'a pas substitué une forme de pouvoir à un autre. Elle a évacué définitivement une certaine représentation de l'Autorité politique. Pour désigner ce renversement de perspective, Claude Lefort emploie l'expression de « désincorporation » du pouvoir : « Le processus de la désincorporation et de la désintrication du pouvoir, du savoir, et de la loi, constituent la principale mutation symbolique des temps modernes » écrit-il (« La dissolution des repères et l'enjeu démocratique » in *Le temps présent, Ecrits 1945-2005*, Belin, 2007).

En démocratie, poursuit-il, l'Autorité, fondamentalement, n'appartient à personne. Certains individus exercent pendant un laps de temps limité des responsabilités, mais le pouvoir proprement dit reste « inlocalisable, infigurable, indéterminé ». Cette situation, selon le philosophe, est totalement inédite ; car dans tous les autres systèmes, les principes et les normes gouvernant l'ordre social se trouvent « incorporés dans la personne du Prince ». Bien sûr, entre la théorie et la réalité, la distance est considérable : il suffit de penser au fameux problème du « cumul des mandats » aujourd'hui en France pour s'en persuader. Tout le monde peut constater que les élus et les membres de l'exécutif ont toujours tendance à s'approprier puis à confisquer le pouvoir, quitte à contredire les normes constitutives de l'Etat de droit. Il n'empêche : **dans une démocratie, les représentants du peuple ne sont pas le peuple.** Ils ne détiennent ni le savoir, ni la vérité, ne disent pas la justice, ils ne bénéficient d'aucune onction sacrée. A tout moment, la parole d'un juge, d'un savant ou d'un sage peut invalider la leur, et le peuple peut toujours les révoquer par la voix des urnes. En d'autres termes, toutes les dérives autoritaires, toutes les formes de confiscation du pouvoir, de la richesse ou de la parole, par une caste, une oligarchie ou même une « élite » vaguement légitime, sont en contradiction avec les principes démocratiques et ne peuvent à ce titre qu'être constamment contestées et combattues. Et c'est d'ailleurs le cas.

A l'opposé, dans tous les régimes de type fasciste,

autoritaire ou, *a fortiori* totalitaire, l'Etat, le pouvoir et le peuple, ne font qu'un. Dans les régimes communistes et fascistes, à la limite, toute distinction s'efface entre l'instance du pouvoir, celle de la loi et celle de la connaissance. Le dirigeant incarne le pouvoir, il est l'autorité, à ce titre seul en mesure de déterminer le cours des choses et le sens de l'histoire ; le juste et l'injuste, le vrai et le faux, ne peuvent plus, dans ces conditions, faire l'objet d'un véritable débat. A l'école, par exemple, la « vérité » historique ou philosophique sera dogmatique et unilatérale.

En démocratie, poursuit-il, l'Autorité, fondamentalement, n'appartient à personne. Certains individus exercent pendant un laps de temps limité des responsabilités, mais le pouvoir proprement dit reste « inlocalisable, infigurable, indéterminé ».

Il existe aujourd'hui des régimes qui ne sont ni fascistes, à proprement parler, ni totalitaires ; les dirigeants y ont été élus et même plébiscités. Certaine libertés formelles y sont effectives, un semblant de démocratie y règne, notamment au niveau communal, comme c'est le cas au Venezuela. Mais on ne peut pas parler de démocratie quand le dirigeant suprême peut se permettre, comme Hugo Chavez le fait à longueur de temps, de faire le pitre à la télévision tout en prétendant incarner le peuple, assumant seul, à plein temps et pour toujours la légitimité révolutionnaire. Un pays dans lequel le chef de l'Etat peut modifier la constitution par décret, et proposer par voie de référendum (2009) d'être rééligible à vie, n'est pas un Etat de droit. Le cas de Poutine qui tient l'Eglise orthodoxe et la justice à sa merci (cf le procès des Pussy Riot) est du même tonneau.

L'élection ne fait pas la démocratie. Le charisme d'un dirigeant, sa magnanimité ou sa « virtù » pas davantage. Un pays dans lequel le dirigeant, aussi légitime soit-il, décide seul de tout au nom de tous, même si c'est avec l'aval d'une majorité de ses sujets, est tout ce que l'on voudra, sauf une démocratie.

Article publié originalement sur iPhilo.fr

iPhilo est la première application pour iPhone de philosophie contenant des éditos, un test *Quel philosophe êtes-vous ?* et des quizz de philosophie. Retrouvez chaque semaine l'actualité commentée par des philosophes. De la coupe du monde au boson de Higgs, les philosophes ont aussi leur mot à dire. L'application a été créée par deux Dauphinois et deux étudiants de Sciences-Po et accueillera prochainement des contributions de rédacteurs de la Plume.

Photo par Asim Bharwani

My Dubai internship

par Diane Husni, M1 Ingénierie Financière

After having spent a year in Paris, I must say I was tired of the rhythm, the stress and the hubristic mindset of my beloved Parisians. I needed a change. I needed the sun, the heat, an easy lifestyle and most of all, I needed an internship (L3 oblige).

My decision rested more upon where than about what. I decided to do it back where my parents live, Dubai. It is only later that the question of what to do was raised. Well, I know what you may think right now: Dubai, whatever you do, it is going to be fancy and wealthy. The truth is quite different.

I refused even the slightest help from my parents or relatives and I was really willing to start from scratch. I was unable to find a job in my majoring field -finance- as I have no experience and haven't graduated yet. However, I found an internship in a daily sports newspaper and my adventure in Dubai as an intern finally started...

On my first day, and after introducing myself, a guy called Didier showed me my desk: « OK, you can sit « ear », take a look at « ze » website to familiarize yourself « wizz » it while waiting for Eddie, your boss ». Great, a French guy in the office, I thought.

At 11 o'clock, the office was full. We could hear all kinds of English being spoken. I could recognize the enthusiastic Australian « thanks mate, that is superduper mate! », the lazy Lebanese « Eh yella, I will do it soon », or the lilting Filipinos « Yes ma'aam, no problem ma'aam ». I also encountered a lot of English and Indians, but absolutely no Emiratis. I was told later that they usually work as state or government employees.

The following day, I woke up with a bad flu. I can't say I was surprised. With a temperature of 45 degrees outside, and the air-conditioning so high at the office (thank you English people for that), the juggling with such different temperatures got the better of my health. Pack sweaters and scarf for Dubai, especially in summer!

With my knowledge of Arabic, I suddenly became a really interesting intern in the office as we were only two native speakers. Whenever someone needed a translation for breaking news from an Arabic newspaper or for an email, they would ask me. If they needed to contact any Emiratis, I was asked to do it. At some

point, my internship had become Arabic translation, and I promised myself I would remove « Arabic » from my resume for a next internship here. In the working field in Dubai, it is rare to find people speaking and writing Arabic except for the Egyptians and Lebanese. Unofficially, English has really become the official language. The knowledge of Arabic is a real bonus, but not a requirement.

Ramadan in Dubai

A month after having begun my internship, Ramadan, the month of fasting, prayers and generosity, started. During Ramadan, the nightlife we are used to in Europe slows down. Working hours are also shortened, and I ended up having an easy schedule of six working hours a day for a month. People usually take some vacations during that time of year. And for those who don't, I can't say they are wrong. Ramadan in Dubai is not a very active period, life slows down, and work is left aside. They hence get twice the vacations they should. A member of the company I worked for explained how important it was to have the wifi working well during Ramadan to watch series and movies...

In the working field in Dubai, it is rare to find people speaking and writing Arabic [...] The knowledge of Arabic is a real bonus, but not a requirement.

However that month of fasting also has its drawbacks. Indeed, the country becomes suddenly a lot more conservative. Clubs are no longer allowed to turn on the music, restraining the dancing, restaurants and cafes close during the day, and it is also prohibited to eat or drink out of respect towards those who fast. Personally, I would think that showing some respect comes from our morality and not the law, but Dubai's authorities don't, so beware of eating or drinking in public even by 45 degrees outside, it is reprimanded by law.

However, I discovered a different nightlife. Chichas cafes are always crowded and it is during that time that I was the closest to Dubai's culture and inhabitants. Playing cards or « Tawlat » (backgammon) while having dates, « Chai » and smoking Chichas. You recognize « locals » by their typical outfit, a long white dress for men and a black one for women. Well, I usually saw more white dresses than black in these cafes... I also encountered tents full of meals and nonalcoholic drinks all around Dubai where people enjoy their time until the very early morning.

Breakdown of an internship in Dubai

Two months of a change from Paris? Yes.

Palm Island, ski run in the middle of the desert, exciting water theme parks, impressive world's tallest tower, Ferrari World, skyscrapers everywhere, tradition souks and bazars in the « old town », tons of shopping centers, desert safaris, immense melting pot of cultures and nationalities and an effort of the city to adapt to each and every culture Dubai attracts. Some Dubai residents say they end up getting used to that glitziness and flamboyance, others say they always remain impressed by it no matter how many times they have seen or done it. Judge by yourself !

Two months of sun and heat? Sure.

Well, during most of the days the temperature rises to 45 degrees in the shade with 80% of humidity, beach anyone?

Two months of an easy lifestyle? Yes.

Perfect lifestyle for successful and hard-working late 20s' early 30s' looking to save some money in a tax free country but the student life is a little disappointing. Also, students don't get discounts, and the cost of living is high.

Two months of an internship? Yes.

I even interviewed an Olympics swimmer live from London! But I wish I had done it in a field closer to my major.

I sure answered yes to everything I wanted, but if you asked me if I really enjoyed my two months here, I will answer with no doubt nor hesitation: I did enjoy myself here, and doing an internship abroad is in my opinion a must, but I can't wait to be back in Paris.

La Mongolie
Un pays aux mille visages

par Dauphine Microfinance

Enclavée entre la Chine et la Russie, la Mongolie est loin d'être indépendante de ces voisins. Mais l'âme nomade du mongol et les conditions de vie difficiles leur ont permis de préserver leur culture, leur mentalité ainsi que leur mode de vie. Les mongols sont désormais très méfiants envers de potentiels envahisseurs. Ils iront jusqu'à dire que les seuls fruits que l'on dégustait depuis 2 mois étaient issus de l'importation chinoise et par conséquent empoisonnés. L'influence de l'Asie se fait cependant bien ressentir de par les importations, l'immensité des constructions et la quantité de karaokés dans les rues. Le « style » soviétique, la statue de Lénine ainsi que l'envergure des anciens bâtiments vous rappellent qu'il n'y a pas si longtemps les mongols ne dirigeaient par leur pays. A présent, ces derniers sont déterminés à affirmer leur identité, d'où l'apparition de l'actuelle vague nationaliste. C'est ainsi que Gengis Kahn, véritable héros national, est vénéré comme un Dieu par son peuple: statues, tableaux, musées, souvenirs … Son portrait est présent sur chaque billet et a même été gravé sur le flan d'une des collines entourant la capitale.

Nous avons passé deux mois dans la surprenante capitale de la Mongolie, Oulan Bator. Même si les bruits de klaxons sont incessants, vous serez néanmoins surpris par l'accueil, l'authenticité et la gentillesse des mongols. Ne vous étonnez pas si on vous prend la main, cela signifie que l'on vient de vous marcher sur le pied. Deux mondes s'offrent à vous : celui du citadin et celui du nomade.

La croissance du PIB de ce pays est phénoménale, près de 17% en 2011. L'industrie minière étant la première source de revenu du pays, les capitaux étrangers affluent et le secteur se développe à une vitesse faramineuse. La capitale est encore un énorme chantier bien que la vie rurale persiste dans le reste de la Mongolie, où les nomades vivent paisiblement avec leurs yourtes et leur bétail. En effet, les paysages très variés sont encore à l'état sauvage et vous pouvez y admirer de vastes étendues n'ayant pas encore été touchées par l'homme.

Pour un européen les opportunités de travail et de voyages ne manquent pas. La seule difficulté — qui n'est pas des moindres — est de s'adapter à l'environnement ainsi qu'à leur culture. Beaucoup d'occidentaux critiqueront leur manque d'adaptation ainsi que leur manque d'intérêt à suivre le rythme de la mondialisation. Le mongol a une mentalité qui est très difficile à influencer, il vit comme il le souhaite sans se préoccuper de ce qui pourrait advenir dans le futur.

En Mongolie plusieurs challenges sont à relever : offrir des services financiers adaptés aux segments les plus pauvres de la population ainsi qu'aux micro-business, atteindre les personnes vivant dans les régions les plus reculées et réduire la pollution dans la capitale. C'est à ce niveau-là que les institutions de microfinance jouent un grand rôle : celles-ci soutiennent les petites industries ainsi que les plus pauvres.

Nous avons fait un stage dans une banque locale dans laquelle le département de microfinance occupe une place importante. Nous avons pu ainsi participer à l'élaboration de projets très variés : formation financière des femmes et de jeunes, création de produits d'épargne pour les jeunes écoliers, amélioration du système de coopérative et d'octroi de prêt pour les éleveurs.

A propos de la Mongolie

Avec ses 3 millions d'habitants et une superficie trois fois plus grande que celle de la France, la Mongolie possède l'une des densités de population les plus faibles au monde. Le climat y est extrême, les températures atteignant -40°C l'hiver et +30°C l'été. Ces conditions rudes ainsi que le développement du pays sont à l'origine d'un exode rural intense. Ainsi, la moitié de la population du pays s'amasse dans la capitale, construite à l'origine pour accueillir 800 000 habitants. La conséquence directe de ce phénomène est l'apparition de larges bidonvilles de yourtes en plein centre comme en périphérie de la ville. La capitale, Oulan Bator, est alors devenue l'une des villes les plus polluées au monde, surtout pendant l'hiver lorsque la surconsommation de charbon couvre la ville d'un nuage épais.

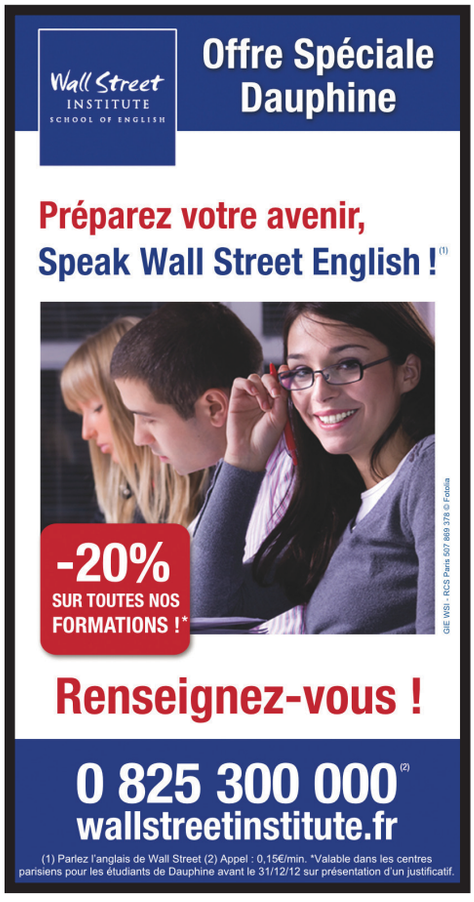
Vivre l'expérience de plus de 18h de bus pour parcourir 600km vous fait comprendre que les infrastructures sont très mauvaises voire inexistantes. Afin d'atteindre le plus de personnes, notre banque s'est basée sur le système très intéressant du mobile banking. Ce concept permet au consommateur de gérer son argent via un portefeuille électronique inclus dans le téléphone portable. Le client utilise ce procédé en passant par un agent, souvent le marchand du coin, qui remplace ainsi la banque souvent inaccessible. L'utilisateur peut alors gérer son cash plus facilement et devenir « bancables ».

Il y aurait encore mille choses à raconter. Nous n'avons même pas abordé certains thèmes centraux tels que le bouddhisme mongol imprégné de chamanisme, le tourisme demeurant peu développé ou encore l'individualisme grandissant des citadins. Mais voilà, la Mongolie fait partie de ces pays à visiter pour comprendre ce qu'il s'y passe. Nous vous encourageons donc à expérimenter vous-même ce joyeux chaos !

Intéressé par la microfinance ? La nouvelle association Dauphine Microfinance recrute ! *Ecris-nous à l'adresse dauphinemicrofinance@gmail.com*

MICR FINANCE

Deux mondes s'offrent à vous : celui du citadin et celui du nomade.



Trois quartiers, trois bonnes bouffes (pour trois fois rien)

par Barnabé Monnot

Cosi

Une petite sandwicherie perdue dans le quartier animé de Mabillon, Cosi prépare des focaccias aux garnitures variées, du jambon/mozza à la dinde/tomates confites. Les salades, pas (encore) testées par votre serviteur, ont une bonne tête et de quoi remplir le bide. Leurs desserts sont fait maison, on y trouve du tiramisu, un succulent crumble aux pommes et l'étonnant focaccia Nutella, qui ridiculise le consensuel panini Nutella dauphinois. Parfait pour se restaurer rapidement et pour pas cher avant d'aller attaquer le quartier Latin, c'est une bonne alternative aux nombreuses pitas qu'on trouve quelques rues plus loin.

54, rue de Seine

Higuma par Moon Soleil

Higuma

Konichiwa ! Ici on sert lamen (bouillon de nouilles avec du porc), délicieux gyosa (raviolis de porc et légumes) et grands bols de riz avec tout un tas de bonnes choses. Le repas peut aussi s'accompagner d'une Asahi ou de saké. Les amateurs sont au rendez-vous puisque les deux adresses rue Sainte-Anne sont bien souvent accompagnées d'une longue file de nippophiles. Toutefois, ne vous découragez pas, les restaurants ont le bon goût d'être très spacieux et vous serez assis en moins de deux.

32 bis, rue Sainte-Anne et 163, rue Saint-Honoré

Al Taglio par Paris by Mouth

Al Taglio

Le concept de cette pizzeria atypique est simple : vous choisissez parmi une demi-douzaine de pizzas toutes fraîches ce que vous voulez, puis vous payez au gramme. De quoi mettre tout le monde d'accord, surtout quand la pâte et les garnitures sont aussi excellentes. Au-delà des classiques margarita ou pizza au jambon de parme, la maison propose des spécialités comme crème de truffe/pommes de terre/origan, qui est tout simplement à tomber par terre. Seul bémol, il est quasiment impossible d'avoir une table en soirée. Il vaut mieux choisir d'y déjeuner ou d'appeler la pizzeria pour réserver une table si vous êtes nombreux.

2 bis, rue Neuve Popincourt et 27, rue Saintonge

L'étudiante et Monsieur Henri

par Julien Laurian, L3 Gestion

Le Petit Théâtre de Paris accueille entre ses murs une très bonne comédie : *L'étudiante et Monsieur Henri.*

Henri, 78 ans, est du sommet de ses années, un misanthrope aguerri. Son fils, Paul, lui impose de louer une chambre afin que ses médicaments lui soient prodigués. Une étudiante, Garance, répond positivement à l'annonce. Le retraité veut alors utiliser cette nouvelle compagnie afin de se débarrasser de sa bru qu'il déteste.

L'écriture est vive. Les répliques fusent. La mise en scène est fluide. Les acteurs — Claudia Dimier, Lysianne Meis Roger Dumas et Sebastien Castro pour les nommer — sont excellents. La salle rit.

Bref, c'est au Petit Théâtre, ça s'appelle *L'étudiante et Monsieur Henri*, écrit par Ivan Calbérac et mis en scène par José Paul, c'est très drôle et c'est seulement 10 euros pour les moins de 26 ans.

Le Buddy Program

par Barnabé Monnot, M1 Mathématiques

Je vous demande de vous souvenir de vos premiers jours à Dauphine. Petits nouveaux perdus errant dans l'aile B pour trouver la P317, que de moments intenses quand deux secondes avant le début du cours vous parveniez enfin au graal relatif de la bonne salle de cours. Imaginez-vous maintenant la même épreuve, mais parlant un français approximatif et débarquant d'un autre pays. Oui c'est dur.

Le Buddy Program est là pour pallier ces difficultés. En remplissant un formulaire tout bête au Service des Relations Internationales, vous vous verrez attribuer un ou deux buddies au début du semestre. Votre buddy pourra alors compter sur vous pour ces premiers jours difficiles, lui qui débarque de Singapour, des Etats-Unis ou d'ailleurs. C'est même donnant-donnant : pourquoi ne pas lui montrer vos lieux favoris dans Paris, lui vous emmènera peut-être dans les soirées d'étudiants internationaux et pourra vous être d'un grand secours si un jour vous veniez à visiter son propre pays. L'occasion en tout cas de faire une belle rencontre tout en perfectionnant son anglais (ou le français de quelqu'un d'autre !)

Les bons plans du mois

- 6 octobre au 20 janvier : Exposition **Django Reinhardt Swing de Paris** à la Cité de la Musique.

- 10 octobre : Début de l'exposition **French Touch** aux Arts Décoratifs. Début de la retrospective **Edward Hopper** au Grand Palais.

- 14 octobre : Les **20km de Paris**

- 18 au 21 octobre : La **Foire Internationale de l'Art Contemporain** (FIAC) ouvre ses portes au Grand Palais et autour.

- 24 octobre : **Skyfall**, 23ème James Bond et **Amour**, de Haneke, Palme d'Or 2012, sont à voir au cinéma.

- 26 octobre au 1er janvier : Comédie musicale **West Side Story** au Théâtre du Châtelet.

- 31 octobre : Sortie de **Looper**, avec Bruce Willis et Joseph Gordon-Levitt.

- 1er au 3 novembre : **Pitchfork Music Festival** à la Grande Halle de la Villette (avec Grizzly Bear, Fuck Buttons, Liars ...)

- 5 au 13 novembre : **Festival des Inrocks** avec Electric Guest, Alabama Shakes, Citizens !, Benjamin Biolay ...

- 7 novembre 2012 : Sortie d'**Argo**, nouveau film de Ben Affleck et de **Nous York** de Géraldine Nakache

- 10 novembre : **c2c** à l'Olympia

- 12 au 13 novembre : **Mika** au Casino de Paris

- 21 novembre au 25 mars : Expo **Salvador Dali** au Centre Pompidou

**De Satan ou de Dieu,
qu'importe ? Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends,
— fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô
mon unique reine ! —
L'univers moins hideux et les
instants moins lourds ?**

Le Beau

par Céline Poizat, M1 Economie

L'art est, en partie, l'incarnation de l'esprit d'un siècle, de la perception de la réalité qu'ont les hommes à un moment donné. C'est en cela que l'art est indispensable et parfois si incompréhensible ou non rationalisable, car il est une évidence qui s'impose à nous ; au sens où il est l'essence même d'une humanité au monde à un moment donné. **Cette évidence nous l'appelons : Beauté.** Tant de créateurs se sont révoltés contre cette Beauté inconstante, trompeuse, insaisissable, éphémère : « Un soir, j'ai assis la beauté sur mes genoux — et je l'ai trouvé amère — et je l'ai injuriée » écrira même Rimbaud pour ouvrir *Une saison en enfer*.

Qu'est ce qui est Beau alors ? Le résultat que nous contemplons ou l'acte même de créer ? Qu'est-ce qui est à l'origine de la beauté enfermée, encapsulée dans l'œuvre d'art ? Le style, comme expression du moi qui a créé ! En littérature, la beauté de la phrase proustienne tient dans son style propre, et certes travaillé. Elle n'en est pas moins l'essence même du moi proustien particulier dans l'écriture, qui touche à la beauté universelle, nous envahissant tous avec une évidence déconcertante. De même nous paraît évidente la beauté d'un portrait de Bacon ou d'une photographie de Lindbergh ; même pour un regard novice sur l'art ! Ce n'est pas le modèle qui pose qui est beau (bien que les plus belles femmes du monde aient posées pour Lindbergh !) ; mais le regard de l'artiste porté sur son humanité, le traitement stylistique de la « re-présentation » picturale, l'œil photographique sur la captation de l'instant. **Faire œuvre c'est faire acte de l'existence d'un regard particulier sur un monde qui nous dépasse, dans cette recherche constante de l'évidente beauté.**

Le Beau est alors ce qui touche au Réel. C'est-à-dire ce qui « résiste » dirait Georges Bataille, quand tout se délite ; Ce qui s'impose comme une évidence, telle « la mort ». Sa conception change selon les époques. A l'époque Classique le réel est le vécu et ce qui nous entoure, il est dans la juste proportion, la juste mesure et l'exactitude mathématique. Michel-Ange détient la perfection de la couleur, Le Titien la subtilité des matières, Raphaël la juste lumière. Au fil des siècles et avec l'influence romantique principa-

lement allemande bien qu'initialement britannique, le Réel vient d'ailleurs. Après le Baroque qui remet en cause les certitudes (esthétique de l'irrégularité, de l'inconstance, du miroir et du surplus), le romantisme en vient à chercher la vérité du Réel ailleurs, notamment dans le rêve, dans l'idéal, voir dans la mort. Dès lors c'est la fin du Beau comme perfection par rapport à ce que nous voyons mais l'avènement du Beau comme découverte qui ne se donne pas mais qu'il faut aller chercher innocemment et sans vanité, à l'instar d'Orphée descendant aux enfers pour ramener Eurydice. Beauté et Idéal s'entrecroisent. Depuis lors se superposent les signifiants, en littérature comme en art : femme, beauté, réel, mort, rêve. **Le Beau est dans l'inaccessibilité même, dans l'impossible. Il est à la fois partout et nulle part. Il est tout et rien. Il est un inachèvement permanent qui nous fascine.**

C'est pourquoi il s'agit bien de distinguer le beau classique qui porte un jugement de satisfaction et de plaisir visuel et le beau post-romantique à partir de Nerval puis Baudelaire et Rimbaud qui touche au Sublime, c'est-à-dire à ce Réel évident et non plus forcément agréable ou esthétiquement plaisant au goût. La transition ? Kant ! Depuis sa *Critique de la Faculté de Juger*, est beau ce qui fait l'objet d'une satisfaction universelle, ce qui s'impose comme une évidence Sublime et non ce qui plaît à un jugement esthétique particulier et relève du goût personnel, de la satisfaction, de l'agréable. Si l'époque Classique ou même la Renaissance parvenaient au Beau , l'époque post-romantique y voit un impossible à la fois « ange » agréable et « syrène » destructrice pour reprendre « l'hymne à la Beauté » de Baudelaire dans *Les Fleurs du Mal*. En un mot, **le concept de « Beau » s'est dématérialisé.** On peut alors voir dans l'exposition sur le Vide de Klein en 1958 le parachèvement de ce mouvement encore aujourd'hui à l'œuvre.

Le Beau n'est donc pas dans l'objet mais dans ce qui dépasse l'objet et touche à l'indicible. Quelle explication rationnelle devant un triptyque monstrueux de Bacon ou devant l'évier défraichi de *Deux lutteurs japonais près d'un évier* de Lucian Freud ? Aristote faisait déjà le constat selon lequel l'art peut rendre beau la pire laideur car nous sommes fasciné par cette laideur et que l'effet repoussoir dans la réalité devient attractif dans la représentation picturale. Comment expliquer sinon cette fascination pour les vanités, les corps nus, décharnés, abîmés, blessés qui traversent l'histoire de l'art. C'est donc que la Beauté, à l'instar de l'Amour avec l'être aimé, nous rend aveugle à l'objet pour mieux en révéler l'absurde mais non moins évident, idéal.

Pour autant il faut reconnaître que le Beau dans le discours quotidien reste souvent cantonné à un simple jugement de goût qui n'a cure de notre déblatération « conceptualo-philosophique » sur la notion de sublime et d'idéal. **La plupart des gens disent apprécier la beauté d'une œuvre uniquement s'ils savent par avance la reconnaissance de l'artiste.** Hors de tout postulat surplombant et méprisant il faudrait pourtant souligner que la construction d'un goût commun, auxquels ces gens pensent simplement se conformer, se fait à partir du regard novateur, avant-gardiste (voire snob) de quelques individus sur l'art et la création, très au fait, eux, de cet héritage artistique et conceptuel. Voilà peut-être une explication intéressante au snobisme !

Le Beau est dans l'inaccessibilité même, dans l'impossible. Il est à la fois partout et nulle part. Il est tout et rien. Il est un inachèvement permanent qui nous fascine.

Alors que l'artiste lutte avec le concept de Beau dans une nécessité vitale, afin de faire œuvre ; notre société mercantile l'instrumentalise en permanence dans un flirt parfois malsain avec le profit. Elle n'en demeure pas moins démunie quand il s'agit de le faire advenir et l'expliquer. Le Beau est un charme envoutant, mais il est aussi aujourd'hui un savoir-faire créatif. Un savoir-faire que l'artiste obtient en confrontant son intériorité avec le monde dans une démarche artistique (initialement égoïste, reconnaissons-le). Un savoir-faire acquis par un œil en éveil sur l'enfance du monde, sur son désir insatiable de rêver, par le publiciste. **Le publiciste est un prestidigitateur de beauté, un visionnaire du désir, un poète de l'idéal esthétisé de notre société.** Il est ce snobisme éclairé que nous évoquions plus haut. Tirésias* parmi les hommes, les créatifs publicitaires forgent des identités à partir de la complexité du concept, bien conscients et maîtres du fait que la beauté est « dans l'œil de celui qui regarde », ainsi que nous le rappelle Leos Carax encore récemment dans *Holy Motors*.

* Aveugle oracle dans *Œdipe roi* de Sophocle, il incarne la parole folle qui diffuse la vérité inaudible à la société.

Strophe tirée de l'« Hymne à la Beauté » in *Les Fleurs du Mal*, Charles Baudelaire

Terrence Malick
Le beau par captation

par Julien Laurian, L3 Gestion

La notion de beau au cinéma est peut être plus complexe que dans les autres arts tout simplement car il regroupe en son sein toutes les muses.

L'image est peinture. Le scénario est littérature. Le jeu d'acteur est art de la scène. La bande originale est musique. La réalisation et le montage sont architecture du tout. Et c'est dans ce premier des beaux-arts que le cinéma trouve son essence. C'est dans le mouvement, c'est dans la coupe, c'est dans l'outil, la caméra, que se trouvent le liant, le mortier d'un film.

Bien sûr, comme en littérature, il y a une grammaire cinématographique commune dont les règles de base ont été posées par Griffith pour le cinéma muet et par Welles pour le parlant. Mais chaque réalisateur, avec cette grammaire, innove, crée.

Alors créer c'est gentil, mais utiliser une longue focale ou montrer un visage qui lève les yeux au ralenti pour avoir un plan « stylé » le premier imbécile venu peut le faire. Ou du moins le premier qui aura trouvé un producteur pour financer son projet. Quand il n'est pas simple divertissement, l'esbroufe cinématographique tend à étouffer ce qu'il peut rester de vraie beauté dans le cinéma. C'est là non pas le problème mais la caractéristique du cinéma : il est industrie avant d'être art. Suffoquant sous ces contraintes économiques, le beau n'est pas indispensable au cinéma. Néanmoins, s'il y a un réalisateur qui tente d'accéder à cette beauté « pure » c'est bien Terrence Malick.

Terrence Malick a cette particularité de chercher des instants de beauté naturelle. Son sujet n'est pas tant dans le scénario que dans le plan de coupe. Entendez par plan de coupe un plan autonome, sans raccord spatio-temporel avec les plans suivant et précédent. Pour Malick, ce plan de coupe est particulier, il est partie intégrante de la narration. Il est la réflexion d'un personnage en voix off, accompagnée d'images qui échappent à l'histoire vécue. « Pourquoi la nature lutte contre elle-même ? » interroge le soldat de *La ligne rouge* sur le point d'être tué. **Terrence Malick est un rousseauiste tant obnubilé par l'état de nature, que par la contemplation de la beauté de la nature. L'instant de mort, l'instant humain importe peu, le temps et l'espace gagnent du volume, la faune et la flore gagnent l'écran : le beau naturel dépasse l'homme.**

Beau par captation car ce n'est pas une beauté provoquée mais soumise aux aléas naturels : Malick ne tourne qu'en lumière naturelle et ne la retravaille pas. Prêt à attendre le bon éclairage pendant parfois 6h sur le tournage de l'Oscar de la meilleure photographie en 1978, *Les moissons du ciel*, il l'attend, se joue des imperfections de celle-ci et trouve la beauté que la nature et la patience ont à offrir.

En photo : *Jessica Chastain, mère sacralisée de* The Tree of Life*, cadrée par une caméra « posée là par une technicien »*

La beauté en un clic (clac) ?

par Jean Dalban, enseignant Photographie à Gobelins

Dès son invention en 1824 par Nicéphore Niepce et les perfectionnements apportés par le peintre Daguerre, la photographie a cherché à copier ou reproduire, avec une sorte de complexe les mouvements artistiques de l'époque. Les premiers photographes portraitistes comme Nadar, Le Gray, Carjat se virent obligés d'adapter leur métier au goût de leur clientèle constituée par la riche bourgeoisie. Le photographe jugeait l'esthétique de son art par comparaison avec celle de la peinture. Ainsi est née la belle époque de la retouche. De cette façon, on allait à la rencontre du goût du moment, du goût du grand public qui préférait les tableaux lisses, aux contours bien arrondis du peintre Delaroche, aux harmonies tumultueuses de couleurs d'un Delacroix. Les principaux collaborateurs du photographe sont alors les retoucheurs et les peintres spécialisés qui ont pour tâche de mettre en couleur les photographies : les photographies coloriées sont à la mode. Elles deviennent ainsi un succédané de la miniature et du portrait à huile.

En 1862, Disderi, photographe de renom, a assuré sa gloire et sa fortune en commercialisant le « portrait carte de visite ». Il définissait la qualité d'une bonne photographie par le programme suivant :

- physionomie agréable
- netteté générale
- les ombres, demi-teintes et les clairs bien prononcés
- proportions naturelles
- détails dans les noirs
- beauté

Charmant programme pour une image créative ! La beauté est normalisée.

Vers 1880, naît le Pictorialisme qui se constitue autour de l'idée de faire entrer la photographie parmi les beaux-arts. Ce mouvement utilisera les différents procédés techniques, chimiques et physiques pour imiter les impressionnistes. La question du beau s'immisce dans cette technique qui se rêve Art. En France, Robert Demachy (1859-1936) fut la figure de proue de ce mouvement qui prit sa dimension internationale grâce au photographe américain Alfred Stieglitz (1864-1946).

« Pressez sur le bouton, nous faisons le reste »

Telle est la devise de Kodak pour le lancement en 1888 d'un appareil portatif avec une pellicule incorporée destiné au grand public. Ce procédé permet à la photographie de sortir de l'impasse « artistique » et du carcan du tirage unique dans laquelle elle se trouvait pour s'ouvrir au plus grand nombre. La photographie offre à l'art le moyen de populariser le regard sur la beauté, le moyen aussi de la remettre en contact direct avec la réalité vécue.

« Il y deux obscénités en photographie : l'art et le bon goût » (Helmut Newton)

La vulgarisation de la photographie permet à chacun de s'exprimer librement par le choix des sujets et leur traitement. La beauté est au cœur de l'œil photographique et se développe sous différents angles. En 1965, trois des premières photos de Diane Arbus sont exposées au Museum of Modern Art de New York. Ses portraits de l'époque : famille de nudistes obèses allongés dans herbe et portraits de travestis choquent tellement les visiteurs que le conservateur devra chaque matin essuyer les traces de postillons laissés par le public. Une rétrospective de l'œuvre de cette photographe au Musée du Jeu de Paume en 2012 battra toutefois les records de visites de ce musée.

A partir des années 1950, des auteurs comme Richard Avedon et Irving Penn vont révolutionner les normes esthétiques de la photographie. Ils ouvrent la porte à tous les champs du possible en matière de portraits et de photos de mode. Guy Bourdin, Helmut Newton, par leur transgression des codes (lumières, cadrages, choix des personnages…) ont sur faire une œuvre novatrice, originale et reconnue malgré les controverses qu'ils ont suscitées. Nan Goldin par la mise en images de son intimité crée une œuvre qui reste techniquement proche de l'album de famille, esthétiquement belle dans la cruauté de l'instant saisi. Joel-Peter Witkin photographie de façon baroque des « monstres » (cadavres, nains, hermaphrodites etc) dans une mise en scène soignée. Le sublime, dans toute son horreur, est approché. Enfin, Araki, auteur japonais de renom, considère que la photographie est l'amour du sexe et de la mort. Il vend en galerie des polaroïds « bondage » qui tissent un lien étroit entre érotisme cru et fascination de la beauté.

Tous ces auteurs dont les créations sont ou ont pu être controversées pour le fond ou la forme sont néanmoins des artistes majeurs reconnus et vendus dans les plus grandes galeries. La question de la beauté dans ces œuvres n'a même plus à être posée.

Il est toutefois singulier de noter qu'à heure actuelle les outils modernes de retouches (Photoshop) nous ramènent aux origines de la photographie en permettant de « lisser » toutes les formes d'images. A croire que l'on ne sait plus voir la beauté. Car oui, une photo choquante peut être belle. La beauté est dans l'œil de celui qui regarde : « la base c'est le regard, apprendre à voir » (Henri Cartier Bresson).

Partir, une vocation ?

par Frédéric Lucas, L3 Droit-Gestion, NLSIU, Bangalore

Retour à la réalité, c'est la rentrée ! Mais quand est-il parti ? Il ne s'en souvient plus. Cela fait tellement longtemps qu'il ne compte plus les jours passés loin de chez lui, son chez-soi. Il s'est même souvent interrogé sur le concept de la maison, du foyer. Savoir ce qu'est un chez-soi en faisant son sac.

« Tout ce qui m'appartient tient sur mon dos, mes amis je les rencontre au fil du chemin, ma famille m'aime assez pour m'attendre ou me retrouver, mon amour est la route, ma passion continuer… Qu'est ce qui me fait rentrer ? »

Rien de tangible en tout cas. Cette question est de même niveau rhétorique qu'une autre que l'on peut se demander : « pourquoi partir ? » Elle n'a ni sens ni réponse. Argentine, Japon, Ouganda, Indonésie, Suède, pourquoi y aller ?

Lui, il sait. Il n'a jamais voyagé dans son Larzac natal (et pourtant, c'est aussi beau que les plaines mongoles dans lesquelles il a passé des semaines). Ce qui le pousse, c'est la vraie définition du voyage. Se demander quoi faire de différent que l'on ne pourrait faire chez soi est une étape pour partir, mais est-elle suffisante ?

Découvrir de nouvelles cultures, marcher sur les plus beaux sentiers du monde, danser sur les musiques les plus endiablées, boire les tort-boyeaux les plus immondes, faire l'amour aux femmes les plus exotiques, rager contre l'injustice, tout cela il l'a fait. Mais est-ce suffisant ? Thalassa (pour les amateurs) vous emmènera découvrir la culture inuite mieux que personne et le Mumbaiote du bas de votre rue vous fera découvrir les plus fameux délices de la cuisine indienne. Un livre peut vous faire décoller aussi bien qu'un avion, une peinture vous sentir comme sur l'Himalaya, un film vous indigner de l'indifférence humaine et vous faire découvrir une réalité dont vous n'auriez, de toute façon, jamais eu le courage d'aller voir en face.

Alors à quoi bon partir alors que ses amis sont ici, que tout est accessible ? Amour de la difficulté, volonté de se démarquer ? Ou simple envie de changer d'air ?

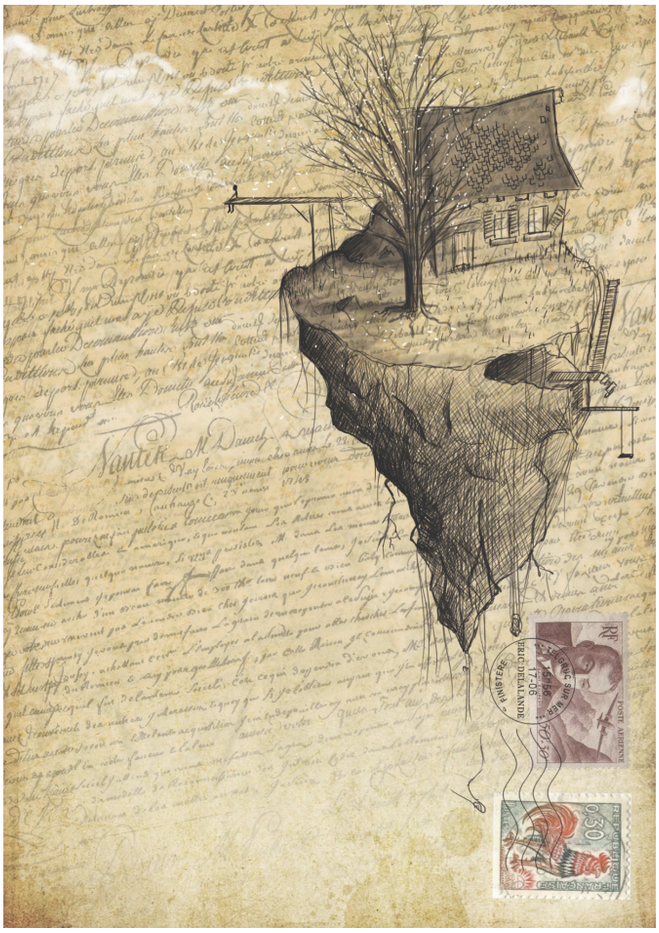
Non. D'il part, c'est qu'il a compris qu'il aimait partir pour pouvoir rentrer et il a compris qu'en rentrant, il partirait de nouveau. Chaque arrivée est pour lui un nouveau départ et chaque départ est une nouvelle maison.

A tous ceux qui rentrent, il leur dit : « Partez »
A tous ceux qui partent, « A bientôt »

Un éloge du voyage

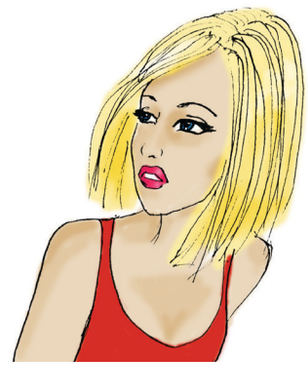
par Hugo Matricon, L3 Droit-Gestion

Les portes du train se refermèrent alors que Sacha regardait le ciel floconneux de Paris s'éloigner. Un sourire se dessina sur le coin de sa joue en repensant à cette rencontre d'antan. Un soir qu'il rentrait de la fac, il passa près d'un vieil homme dont le regard témoignait nombre de choses vécues et les chaussures usées beaucoup de kilomètres parcourus. Il se surprit à l'aborder, persuadé que les expériences devaient se partager. Ils s'assirent sur un banc de l'est parisien, munis d'une bouteille de mauvais vin que le vieil homme avait l'habitude de consommer pour braver ce froid vif et rude des premières soirées d'hiver. « Parlez-moi de vous » s'entendit dire Sacha. Ce vieillard, autour duquel la foule parisienne se pressait quotidiennement sans égard, attisait sa curiosité. De sa guenille, ses chaussures percées et sa peau noircie par la saleté, on pouvait avoir pitié. Mais ce regard empreint de choses éprouvées, on ne pouvait que l'envier. Le vieil homme lui transmit sa passion pour les routes, interminables, parfois sans but, qu'il avait parcourues depuis son plus jeune âge. C'était pour lui bien plus que des mètres accumulés, des forêts traversées. Les voyages étaient comme une renaissance; oubliant la vieillesse arriver, il foulait des sols inconnus, parlait des langues étrangères, le retour n'étant que le constat qu'un nouvel homme était né. Le voyageur se distingue du nomade, disait-il, car il envisage le retour, pour mieux repartir. Sacha lui demanda pourquoi ne pas continuer cette vie de bohème et d'aventures. Le vieillard lui répondit qu'après les dangers de la route, il était bon de s'y résigner. Mais le voyage n'était pas terminé. Le mouvement de l'esprit remplaça celui du corps. Il aimait, chaque jour, se remémorer ses périples et ses rencontres marquées au fer de la nostalgie. Il aimait revivre les soirées endiablées de l'est berlinois, se revoyant danser jusqu'au lever du jour, le regard tourné vers l'incertitude d'un avenir qui faisait son attrait. Puis ses gestes lancinants lui mimaient les valses viennoises dans lesquelles il aimait se fondre pour avoir la chance d'effleurer la taille de femmes belles et opulentes mais inaccessibles pour un simple vagabond. Ses yeux bleuis par le levant lui rappelaient les journées à s'exposer insolemment sous le soleil indien, fumant beaucoup trop mais n'en ayant que faire car demain sera fait d'expériences dont les remords sont exclus. Se baigner nu, s'éclabousser, sourire, crier que l'on aime la vie au milieu de se désert vert et sauvage sans avoir peur du regard d'autrui. Sacha lui demanda s'il avait tout le temps voyagé seul. Il lui répondit que les souvenirs sont des images qui s'effacent avec le temps mais que les rencontres forgent. C'est alors qu'il se souvint de Prague et ses femmes enchanteresses; de cette nuit pendant laquelle il brava le sommeil après l'ébat charnel, profitant de chaque seconde pour regarder cette fille dont il s'était épris. Sacha leva son regard et vit les flocons tomber, les joues rougeâtres par le vent et l'alcool consommé. Il revivait les carnets de voyages qu'il avait lus, de Kessel à Kerouac, et comprit enfin que la vie était « elle-même un voyage à faire à pieds ». Il retint une chose essentielle de cette discussion : il fallait user le monde. L'user de ses pas, de sa présence et de ses yeux afin que nos empreintes, notre âme et notre regard ne soient que le témoignage des kilomètres parcourus. Et d'une vie vécue.



Un an plus tard, Sacha retrouva le même ciel floconneux qui avait accompagné les dires du vieillard. Il partait car lui aussi voulait connaître ces rencontres que l'on vit pleinement car l'on sait qu'elles ne dureront qu'un soir; passer ces nuits au contact de femmes à rompre la barrière de la langue car seul compte le langage du corps.

Sacha comprit enfin que le voyage mettait en lumière un monde obscurci par le quotidien parisien. Alors qu'il descendait du train, il se sentait comme un aveugle qui découvre le jour, ébloui par le monde, comme s'il ne le voyait que pour la première fois.



par Juilia Benhamou

Rationalisation et désenchantement du sentiment amoureux Cupidon a-t-il rangé ses flèches ?

par Hugo Matricon, L3 Droit-Gestion

Les vacances sont terminées, emportant les amours du temps d'un été. Messieurs, le soleil et les jeunes filles en fleurs ont encore eu raison de vous. Déprimés par la grisaille parisienne et l'environnement bitumeux de notre ville bien aimée, nous revivons les plages ensoleillées. Mesdames, vous repensez certainement à ce jeune inconnu croisé aux aléas d'un sentier maritime, dont la couleur des yeux se confondait avec le bleu azur de l'horizon. Notre corps frissonne encore à l'idée de n'avoir ne serait-ce qu'effleurer ce « réseau de liens qui ferait devenir », ce sentiment d'exister que l'on appelle l'amour. Pourrait-on un jour se l'expliquer ? Et bien oui !

De la molécule de l'Amour

Marcel Hibert, biologiste à l'université de Strasbourg, s'est donné pour mission de déterminer les réactions chimiques que provoquerait notre corps lorsque nous tombons amoureux. Accablé par un chagrin d'amour douloureux, il se fit promettre qu'il montrerait un jour que le sentiment ultime ne serait qu'une illusion, que le « mythe du ressenti inexplicable » n'existerait pas. Démocrite l'avait pressenti, nous ne sommes faits que d'atomes et de vide. Pourquoi l'amour ne serait pas de nature moléculaire ?

Des chercheurs se sont aperçus, en observant une espèce de rongeurs, que ceux vivant en basse altitude démontraient plus d'attachement affectif, notamment maternel, et surtout ... étaient davantage fidèles. Après moult analyses, une seule différence fut trouvée entre rongeurs de basse et de haute altitude. Les plus fidèles d'entre eux sécrétaient une molécule nommée ocytocine. Aiguillés par cette découverte pour le peu stupéfiante, des scientifiques ont alors montré que l'être humain, en situation amoureuse, sécrétait une dose anormalement élevée de cette molécule miracle. **Nous savons désormais que l'ocytocine procure une sensation de bien-être et peut se libérer lors de l'acte amoureux, d'une caresse ou d'un bon dîner en tête à tête.** Deux constats doivent alors être soulignés. Messieurs, et c'est une bonne nouvelle, si au détour d'une ruelle il vous arrivait de croiser une jeune fille au regard et au sex-appeal ravageurs, munissez vous d'un carré de chocolat et offrez lui en parfait gentleman (le chocolat contient de l'ocytocine). Pas si simple! Ces chercheurs ont certes mis en

exergue l'origine moléculaire du sentiment amoureux mais ils se sont heurtés à la barrière du sang. Nous savons en effet la synthétiser mais pas encore l'acheminer jusqu'au cerveau. Le fameux « filtre d'amour » qu'utilisaient les Hommes noyés dans un amour non réciproque qu'aime nous narrer la mythologie réside toujours dans l'imaginaire collectif. Et si l'on vous dit que l'amour dure trois ans ? Le premier film de Frédéric Beigbeder, tiré du roman éponyme vous vient naturellement à l'esprit. Une chercheuse, Lucy Vincent, redonne le sens et la valeur — pour un film qui en manquait fortement — au titre de l'œuvre précitée. Le dérèglement neurobiologique, à l'origine de la sécrétion d'ocytocine, est limité dans le temps, sa durée étant d'environ trois ans. C'est alors qu'à l'heure de la quatrième année, vous pourrez dire adieu aux grands yeux ébahis de votre moitié et retrouver un simple regard emprunt de nostalgie d'un amour révolu. L'amour serait un shoot dont la teneur serait vouée à s'estomper jusqu'à s'effacer pour laisser place à une rationalité comme nouveau moteur de la relation.

Rationalisation et intellectualisation semblent avoir dépoétisé le sentiment amoureux.

Des mathématiques de l'Amour

« Ce n'est pas parce que l'homme a soif d'amour qu'il doit se jeter sur la première gourde ! » (Pierre Desproges)

Telle a longtemps été la vision des sites de rencontre. Il y a encore quelques années, ces derniers n'avaient pas bonne presse. Il s'agissait d'un sujet tabou. De nos jours — d'après une étude menée en 2009 — les sites de rencontre seraient le deuxième outil permettant de trouver son futur conjoint, juste après sa présentation par un ami. Cupidon a rangé ses flèches, les mathématiques font l'affaire. Or ces sites spécialisés utilisent des "algorithmes de rencontre" maisons afin de mettre en relation des individus en fonction des critères recherchés. Mais certains sites précurseurs (et en plein essor) proposent des profils non pas en fonction des affinités réciproques mais en utilisant les données de navigation des inscrits et leur habitude. On espère alors trouver l'âme sœur grâce au même procédé qu'utilise Amazon pour faire des suggestions d'achat. C'est terrifiant.

Malheureusement pour nous, l'amour ne semble en réalité pas à la portée d'un clic. De nombreux chercheurs américains tel que Eli J. Finkel, de l'Université Northwestern (Illinois) remettent en question l'efficacité desdits sites. Non seulement les descriptions ne dégageraient pas le vrai (les individus ayant une fâcheuse tendance à grossir leurs qualités et à gommer leurs défauts) ; mais encore, la fiabilité des algorithmes de rencontre n'a jamais été prouvée. De plus, ils soulignent que les fondations d'une relation ne sont pas faites que d'intérêts communs : l'amour perdrait sa complexité qui fait tout son attrait.

Du désenchantement du sentiment amoureux

« L'amour, panique de la raison, se communique par le frisson » (Victor Hugo)

Les écrivains romantiques ont souvent critiqué le progrès scientifique tant ce dernier ferait perdre aux hommes leur candeur concernant un monde idéalisé car inexpliqué. **Le progrès, et en particulier dans notre thématique de l'amour, serait la première cause de la chute de ce monde édénique où le sentiment amoureux relevait d'une dimension sacrée.** Sous l'impulsion des Lumières, qui souhaitaient « déniaiser le peuple » (Voltaire) et lutter contre l'obscurantisme, un processus de rationalisation s'est immiscé dans le monde des idées. Les Grecs avaient foi en Cupidon qui, muni de ses flèches, piquait le cœur de l'être aimé. Les enfants se rattachent à Cendrillon et pensent au « prince charmant ». Nous avons tous grandi au milieu de ces contes qui nous narraient l'histoire d'un amour emprunt de magie. Mais qui de nos jours croit encore à ce « prince charmant » ? Plus grand monde sauf quelques personnes que l'on tient pour fanatiques. Rationalisation et intellectualisation semblent avoir dépoétisé le sentiment amoureux. Réduire cet « amour qui sur nous se penche, pour nous offrir ses nuits blanches » à un processus biologique, c'est lui faire perdre tout son charme. En laissant reposer, notamment chez les plus âgés, nos espoirs de l'effleurer sur les algorithmes de rencontres, nous le rendons plus fade et atrophions la place liée aux rêves qu'il occupe.

L'époque où l'amour se rencontrait au détour d'une ruelle, où un homme n'hésitait pas à dire de vive voix à une femme toute la beauté qu'il lui trouvait semble révolue au profit des tchats sur les réseaux sociaux.

Beaucoup affirment que l'on rationaliserait les sentiments pour moins souffrir. Pourquoi pleurer pour la fin d'un processus chimique, d'une rencontre faite sur Internet ? Mais c'est par là même que nous tuons l'amour.

Faut-il un amour mort ou un amour qui fait mal ? La question mérite réflexion.

L'influence du cinéma sur notre comportement
Vivons-nous comme dans un film ?

par Hugo Matricon, L3 Gestion

« La nature imite l'art », disait Oscar Wilde. Elle s'est souvent inspirée du cinéma, pourrait-on ajouter. Alors que certains films comme *Orange mécanique* ou *Scream* furent le fruit de faits divers sordides, d'autres tels qu'*Avatar* ou *James Bond* inspirèrent nos ingénieurs. **Il est courant d'entendre que les films « influencent le réel ». La manière dont nous percevons les choses dépendrait de leur représentation dans les arts.** Autrefois, les mythes grecs étaient le fondement de l'éducation et servaient à constituer l'identité des individus. Ils suscitaient l'imitation et un certain mimétisme. Les Hommes voulaient devenir tel ou tel héros ou se dissocier de tel ou tel scélérat. De nos jours, les films semblent avoir remplacé les mythes. Qui de nous n'a jamais cherché à se comporter comme le personnage d'un film pour tenter de capter l'attrait qu'il dégage ? Selon René Girard, l'Homme serait un « animal mimétique », en ce sens que tout comportement humain impliquerait une dimension d'imitation.

Dès lors, une question nous taraude : à la suite d'un film vu au cinéma, le spectateur en sort-il changé ?

Cinéma et violence

« Un jeune homme comparaît aujourd'hui pour le meurtre d'une adolescente [...] Il l'avait frappée de plusieurs coups de couteau, suivant un scénario inspiré du film d'horreur *Scream* ». On accuse souvent les scènes violentes au cinéma d'être à l'origine d'un dysfonctionnement de la société en ce qu'elles seraient l'une des principales causes de délinquance. Une question mérite ici d'être posée : la violence est-elle le fruit d'un apprentissage ?

Bandura et Walter sont à l'origine de la théorie de « l'apprentissage social ». Les deux chercheurs ont placé un enfant dans une pièce remplie de jouets. Trois situations furent testées. L'enfant était laissé seul dans la pièce ; un adulte entrait et jouait de manière agressive avec les jouets devant lui ; l'enfant regardait des dessins animés violents. D'après les résultats, le fait pour le petit de voir l'adulte maltraiter les jouets augmente considérablement son comportement agressif et sensiblement lorsqu'il regarde un film violent. Dès lors, il semblerait que l'enfant, par apprentissage social, imite un héros télévisuel auquel il s'identifie et reproduise les comportements antisociaux qu'il a pu observer.

Quelles sont les situations qui mènent à accroître la violence chez le spectateur ?

Comstock (1963) a montré que si la violence est valorisée, décrite de manière plaisante, présente des évènements réalistes, le spectateur a une plus grande tendance à la reproduire. De même s'il peut facilement s'identifier à l'agresseur.

Il semble que la violence au cinéma ait un rôle significatif sur le comportement humain quand bien même l'environnement social ou l'éducation en seraient les principales causes. On pourrait prendre pour exemple le film *Orange mécanique* de Stanley Kubrick sorti en 1971. Ce film relate l'histoire d'un jeune délinquant anglais passionné par la violence gratuite et Beethoven, et nous rend sympathique ce personnage malgré son immoralité si bien que l'on éprouve une certaine compassion pour lui à la fin du film. Ce long métrage fut suivi d'une vague de violence sans précédent en Angleterre forçant le réalisateur à le retirer du marché.

Cinéma et opinions

A travers leurs films, nombre de réalisateurs ont déclaré vouloir transmettre un point de vue sur un sujet de société. **Les films auraient donc une influence directe sur l'opinion publique. Pour cela, le scénariste crée des héros qui ressemblent aux spectateurs, cherchant à établir une véritable assimilation du personnage, un lien affectif.** Cette assimilation est renforcée par l'obscurité de la salle qui ne permet pas aux spectateurs d'échapper aux images, contrairement à la lecture par exemple. C'est donc à travers le héros principal que le scénariste véhicule son point de vue. Citons, par exemple, le film *Philadelphia* de Jonathan Demme qui influença fortement l'opinion publique américaine — même si la route est encore longue — sur la place de l'homosexualité dans la vie active.

Mais la dérive est d'autant plus choquante lorsque l'influence cinématographique concerne des opinions dites dangereuses : l'industrie du tabac va jusqu'à conclure des ententes avec des vedettes de cinéma

pour qu'elles fument leurs cigarettes devant la caméra : Sylverster Stallone fut payé 500 000 dollars par Brown and Williamson dans le film Rambo. Et ceci à juste titre ! Une enquête du Figaro a montré que le fait pour un ado de voir de nombreux acteurs fumer à l'écran augmenterait de 50% ses chances de devenir fumeur. Ne parlons pas de la vision de l'alcool — souvent le fruit de scènes amusantes comme dans *Very bad trip* — qui, comme l'ont montré des chercheurs américains de la Georgia University, augmente le risque de basculement dans le « binge drinking » de 63% !

Réflexion

Jusqu'au XXème siècle, il était communément affirmé que la famille et le milieu social étaient les principales influences de notre manière de voir le monde, de nous comporter. L'altération du lien familial et l'individualisation croissante des individus laissent progressivement le champ libre à d'autres « outils d'éducation » dont les films occupent une large place. L'industrie du cinéma est un art de masse, extrêmement accessible ; le nombre de spectateurs pour certains films se chiffre en millions. L'influence d'un livre est donc marginale en terme de public touché, et ne parlons pas de la peinture. **Notre « société de l'image » et le caractère divertissant du ciné renforce cet attrait qu'ont les films et l'importance que nous accordons aux messages véhiculés.** Le risque, dénoncé par certains auteurs, serait que ces messages deviennent des normes et une référence pour notre réflexion. Les films sont à notre époque ce qu'étaient les mythes dans la Grèce antique. L'homme, ayant une fâcheuse tendance à se comporter en « animal mimétique », tenterait de mener une vie héroïque ; les femmes se refuseraient à nous dès lors que la spontanéité, l'humour et la magie d'un amour de cinéma ne seraient pas de mise. **Notre vision des choses semble homogénéisée ; notre capacité de penser par nous-mêmes serait, au final, un peu entamée.**

Si l'on nous parle de peine capitale, nous crions au scandale en pensant à *La ligne verte*. Si l'on nous parle de voyage et d'échappées, nous pensons *Into the wild*. Si l'on nous demande ce qu'est un bon prof, nous répondons Robin Williams dans *Le cercle des poètes disparus*.

Voyons-nous les choses telles qu'elles sont ou telles qu'elles sont décrites par le cinéma ? Qui de nous ne s'est jamais vu crier être le roi du monde dans un instant de frénésie comme un certain Leonardo dans *Titanic* ? La vie est un film dont nous sommes les réalisateurs, malheureusement qu'en partie.

Coupez !

photo par Alpha du Centaure

Anima sana in corpore non drogato

par Antoine de Béon, L2 DEGEAD CEJ

Pour toute entreprise, sponsoriser une équipe de sport, un seul athlète ou un tournoi est devenu un moyen simple de publicité, efficace et relayé par tous les médias. Les exemples sont nombreux et souvent inconscients : peu de gens savent ce que fait l'entreprise 02 (groupe de télécoms britannique), en revanche beaucoup connaissent son logo qui orne tous les maillots des équipes de rugby du Royaume-Uni. Tout le monde sait qu'AG2R La Mondiale est une équipe cycliste, comme Astana ou Cofidis, et cela grâce au Tour de France. Ceux qui suivent un peu le sport peuvent citer ces noms, et bien d'autres encore, sans pour autant y avoir porté une véritable attention.

Cette publicité est aussi une bénédiction pour le monde du sport, qui trouve là un moyen simple de récolter des fonds souvent importants. Cependant les fonds colossaux cédés impliquent une certaine demande de la part des sponsors, agissant comme des banques de prêts. Ces derniers ne peuvent se permettre d'investir autant sans certitude de retour gagnant, chiffré et imposé aux sportifs. Ces derniers sont alors rémunérés au score, à la performance ; l'erreur et la contre-performance ne peuvent pas exister dans le monde des marchés et de l'argent.

Poussés à bout, sous une pression incroyable, ils n'ont alors que deux choix possibles : rester dans les bas de tableaux sans devenir professionnels ou aller physiquement plus loin pour en faire un métier, **même si cela peut impliquer de sortir des sentiers battus.**

Une pratique très répandue

L'été 2012 fut le terrain de deux compétitions sportives internationales dans lesquelles cet état de fait s'est illustré malheureusement trop souvent. Du Tour de France au Jeux Olympiques londoniens, nombreuses furent les prises des comités anti-dopage.

Le monde du cyclisme n'avait pas besoin d'une telle pub ; déjà montré du doigt après les affaires Festina et Contador, voilà que le plus grand cycliste de la dernière décennie est déchu de l'ensemble de ses titres pour dopage. Même si peu nombreux étaient ceux qui pensaient que Lance Amstrong était parfaitement propre, ce scandale est tout de même étonnant. Avec cette affaire et d'autres, ce sont tous les podiums du Tour de 1999 à 2010 qui sont à refaire. Jusqu'à quel point ce sport n'est-il pas sali par le dopage ? Comment aujourd'hui féliciter un gagnant d'une épreuve

de cyclisme sur route sans avoir la moindre suspicion à son égard ?

Le dopage détruit tout ce qui fait le sport, il y insère la triche, le non-respect des autres, de l'entraînement, il est le symbole d'une société qui pousse ses sportifs hors des limites.

Mais le cyclisme n'est malheureusement pas le seul sport touché par ce fléau. Les Jeux Olympiques, bien que rencontre sportive amateur, où les sports professionnels n'ont en principe pas leur place, eurent aussi leur lot de polémiques.

Sans compter les 107 athlètes écartés avant même le début de la compétition, c'est une vingtaine de sportifs qui ont dû faire leurs bagages plus tôt depuis le village olympique, toutes disciplines confondues. Et le dopage s'invite même dans les plus hautes sphères de ces jeux : la finale du 100m masculin, moment phare de la quinzaine olympique, voyait s'aligner sur ses couloirs deux hommes déjà suspendus pour dopage. Bien que le Jamaïcain Yohan Blake ne fut suspendu que trois mois par sa fédération en 2009 pour utilisation de méthylxanthine, l'Américain Justin Gatlin a lui eu droit à deux ans de suspension pour contrôle positif à la testostérone. **Un quart des finalistes déjà pris, c'est déjà un record en soit !**

Non content de dénaturer le sport, le dopage installe aussi un climat de paranoïa constante. Outre la curieuse sélection jamaïcaine qui récolte des médailles à tours de bras en sprint, une autre affaire a beaucoup fait parler durant ces JO. En effet, les performances extraordinaires de la nageuse chinoise Ye Shimen à Londres ont tout de suite levé les soupçons. Sa victoire sur 400m 4 nages accompagnée d'un record du monde en a fait parler plus d'un, comme par exemple John Leonard, directeur exécutif de l'Association internationale des entraîneurs de natation : « L'histoire de notre sport montre qu'à chaque fois que nous assistons à quelque chose — et je mets ça entre guillemets — d'« incroyable », il se révèle ensuite qu'il y avait dopage. »

Bien que Ye Shimen soit effectivement allée plus vite que le champion olympique Ryan Lochte sur les 50 derniers mètres, tous les contrôles se sont montrés négatifs, faisant taire la polémique. Mais les faits restent et une polémique en suit une autre, chacun voyant dans les performances de son adversaire la trace d'une aide extérieure.

Retrouver le plaisir du sport

Le dopage est devenu le quotidien du sport, il semble de plus en plus organisé et répandu, c'est un problème d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Il entraîne de nombreuses questions : que faire des titres et des records ? Comment tout contrôler au mieux ?

Finalement, il empêche de savourer pleinement les moments de plaisirs que sont et doivent être les compétitions sportives.

Le sport a sûrement besoin d'être repensé, loin du faste des organisateurs et des sponsors, pour retrouver son essence : le dépassement physique de soi, la persévérance, dans le respect de tous et des règles, mais aussi bien sûr le challenge, cependant dans une optique positive où le perdant n'est pas à lyncher. **Il faut en finir avec ces excès, ces moments que l'on veut « magiques », soi-disant « historiques », et qui dramatisent toute compétition.** Alors peut-être pourra-t-on retrouver un sport plus simple mais tout aussi intéressant et toujours impressionnant. Un sport sain.

Les événements sportifs du mois

- 14 octobre : Poule 6 de la H Cup **Toulon-Montpellier**, à 21h sur Canal+.

- 16 octobre : **Espagne-France**, match des éliminatoires de la Coupe du Monde 2014, à 20h45 sur TF1.

- 28 octobre : **OM-OL**, Ligue 1, à 21h sur Canal+.

- 29 octobre au 4 novembre : **Master de Paris Bercy** au Palais Omnisports.

- 2 au 4 novembre : **Paris ski et snowboard show**, salon de la glisse et des sports d'hiver, 10€.

- 10 novembre : Test match, **France-Australie**, à 21h au Stade de France et sur France 2.

- 11 novembre : Ligue 1, **Montpellier-PSG**, à 21h sur beIN1.

- 17 novembre : Test match, **France-Argentine**, à 21h au Grand Stade Lille Métropole et sur France 2.

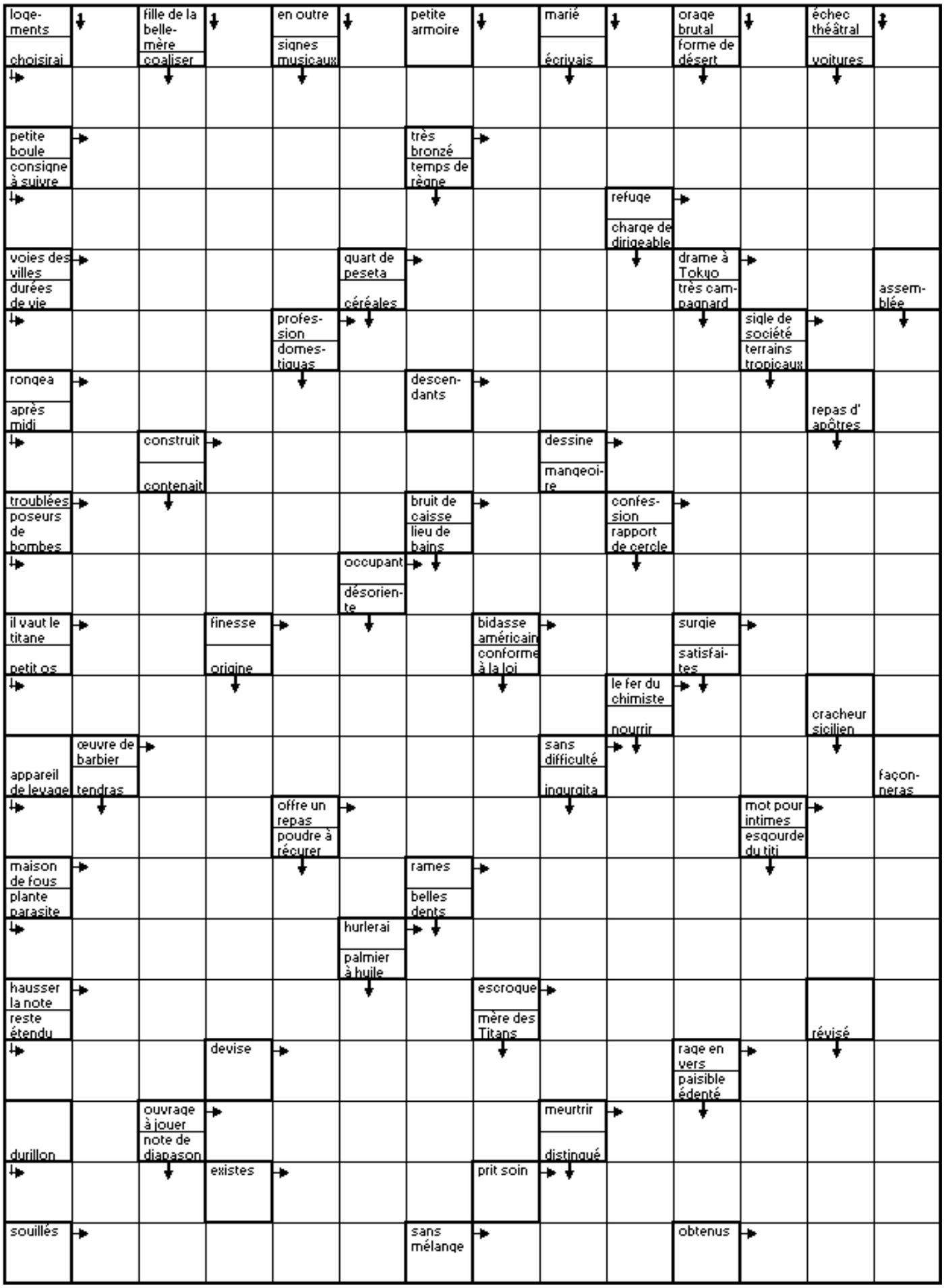
- 18 novembre : Retour du **GP de F1 des Etats-Unis** sur le nouveau circuit d'Austin. Bordeaux-OM, Ligue 1, sur Canal+ à 21h.

- 21 novembre : Ligue des Champions, **Arsenal-Montpellier** et **Manchester City-Real Madrid**, ce dernier à voir à 20h45 sur beIN2.

- 21 au 25 novembre : **Championnat du monde de karaté** 2012 à Bercy.

- 24 novembre : **France-Samoa**, test match, à 18h au Stade de France et sur France 2

Jeux de la Plume



						5		
			5			9		7
					5		9	
	9			1			2	
	3	1						5
					9		5	
3	6	8					7	
7	5							

Dans chaque ligne, chaque colonne, chaque carré
tous les chiffres de 1 à 9 doivent être utilisés

	9		4	7		3	6	5
			9		2	1		
				5			9	2
			7	9				
	6	3			4			
		5	3		6			
6	8		5		9			3
	2		6		7	4		
				4		6		

Dans chaque ligne, chaque colonne, chaque carré
tous les chiffres de 1 à 9 doivent être utilisés

Le mot de la fin

par Sponsco, cHeer uP !, Go To Togo,
Pompomdo, L'Oreille et la Plume

DAUPHINE
UNIVERSITÉ PARIS

13 Octobre

Venez nombreux !

La Plume vue par ...

Samantha Montalban

M1 Marketing